

LE MUSIC-HALL

FERRÉ : RIDEAU DE FER

CETTE fois, il s'est fait la tête de Voltaire vieux avec ses cheveux blancs en grosses touffes sur les côtés. Bizarre et plutôt drôle. En revanche, proprement navrant, pour les plus sûrs amis de Ferré, dont nous sommes, son nouveau répertoire : un délirant bla-bla, une extravagante logorrhée.

La chanson cède souvent la place à d'incohérentes litanies

où l'on admire que l'interprète ne se perde pas, et que l'on suit au prix d'un réel effort. C'est diffus, touffu, confus. De temps à autre, fusent des images brillantes et baroques où, par exemple, la mathématique se colore, « les mains ruminent » et les étoiles ont de la mémoire. Il y a même trois ou quatre nouveautés dont *Les Vitrines*, *L'Amour fou*, *La Folle* qui, d'un style ardent et sen-

sible, ne manquent pas de réussite et feraient mouche si elles n'étaient pas engluées dans ce magma.

Au début de la seconde partie l'espoir renaît : Ferré reprend les sublimes couplets de Rutebeuf et la délicate *Plus haute tour* de Rimbaud. Mais, peu après, obliant les autres poètes promis par le programme, il sombre à nouveau dans son anarchie verbale. Tout à l'heure, il traitait de canaille un ministre de l'Intérieur et revendiquait des millions de lecteurs pour « La Cause du peuple ». Maintenant, il débite un interminable et fougueux poème (bien écrit, d'ailleurs) à la gloire de la violence. Nous y apprenons, entre autres, la recette des « tripes à la mode de mai » (à noter, dans tout le récital, une obsession « abdominale »). Ce n'est pas de la chanson, bien sûr. C'est ce que l'on voudra. Le pamphlétaire ne mord même plus, il bave.

Pour finir, sans doute par crainte de représailles, Ferré fait tirer le rideau de fer — mais oui... Inutile pour nous, en tout cas. Le regret suffit.

Paul Carrière.

● Habano, 21 heures.